

*Correspondance avec le Scriblerus Club*

JONATHAN SWIFT

*Correspondance avec le Scriblerus Club*

Traduit de l'anglais et présenté par  
DAVID BOSCH



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE PARIS IV<sup>e</sup>  
2005

A L'AUTOMNE de 1702, les habitués du Café St James de Londres, des avocats, des journalistes, des impétrants à toutes sortes d'emplois virent arriver un homme singulier, aux gestes désordonnés, au regard tantôt égaré, perdu, presque vide, et tout soudain farouchement scrutateur et perçant, d'un œil bleu tendre qui, dit-on, pouvait virer au noir le plus profond et devenait "si terrible qu'on était frappé de mutisme"<sup>1</sup>. Il entra en maugréant, s'asseyait à une table, se levait pour en changer, commandait du café, se ravisait pour de la petite bière, se levait encore, marchait vers la sortie d'un pas décidé, tournait les talons d'un coup et retournait s'asseoir ; les mots qu'on lui entendait dire, comme du reste toute sa personne, son allure étrange, ne laissaient pas d'intriguer, s'accordant assez peu avec son habit d'ecclésiastique. A défaut de connaître déjà le nom de Jonathan Swift, on le désigna bientôt, à voix basse et pointant du menton, *the mad parson* : le pasteur fou. Un jour qu'il arpentait comme de coutume la salle du café sans rien dire, il aborda un gentilhomme à sa table et il lui demanda : "Pardon, Monsieur, vous rappelez-vous qu'il ait jamais fait beau en ce monde ?"

On a souvent tenté d'explicitier l'humour de Swift, par l'analyse insane des procédés littéraires, d'en mettre à nu le mécanisme. Réjouissants échecs, pour le coup, très lumineux bredouilles. L'humour de Swift – "qui ne fait pas rire mais bien frémir" (Breton)<sup>2</sup> – n'est pas un procédé : toutes sortes de procédés sont brisés et pliés pour le servir ; il n'est pas une mécanique : il est la révolte du vivant, le sursaut et la morsure du souffrant, contre le monde, contre sa mécanique jusque dans nos veines. Les trouvailles, les inventions habiles, les procédés épatants ne sont rien et l'intention est tout. Sans doute a-t-on voulu nous dresser à cette admiration de l'inventeur patenté, de l'original déposé,

1. Vanessa (Esther Vanhomrigh), citée par Henriette Cordet *in Swift*, Cahiers de la Quinzaine, 1907, p. 10.

2. Entretien avec E. F. Grannell, Saint-Domingue, 1941.

notamment pour enchaîner – dans nos esprits – la révolte au talent artistique, à sa beauté d’expression qui devient, pour finir, son unique et nécessaire légitimité. Il suffit d’ouvrir, à n’importe quelle heure, la radio d’Etat pour entendre l’éloge des insurgés, et cela est dans l’ordre : un gauchissement de la reconnaissance sauvage par l’esthétisme mort. L’attachement aux oripeaux de l’allure, au lettrage des manifestes, à l’iconographie prospère, dévie la trajectoire sûre de nos passions électives, imperceptiblement, juste assez pour qu’elle manque le cœur de la cible – ou celui du blason, que l’on nomme son abyme. Le verre de nos montres breloques, dans la clarté du jour, recèle une ligne d’éblouissement, une seule, quand toutes les autres ne font que nous soumettre à l’heure indifférente. Il est des livres d’images très pauvres, et laids, que les enfants se refuseraient à regarder seuls, des livres dont un adulte fatigué tourne les pages comme on noircit des cases ; on y trouve sur fond blanc des objets lisses, des animaux en coupe, des machines sans mystère. Et puis on entend : – Qu’est-ce que c’est ça ? – Un zèbre ! – Et ça ? – Un tracteur ! – Et ça ? – Un gendarme ! La récupération, qui est un procédé, ne travaille qu’à borner de même façon notre regard sur le monde, à l’enfermer dans une identification, au sens policier, une identification automatique qui est à elle-même sa propre récompense : on a saisi – au vol – l’allusion et, vite, vite, d’autres mains que les nôtres tournent la page et présentent une autre image à nos yeux las. Il n’y a point de trêve, sinon à tourner son regard ailleurs, à refuser tout net de regarder la suite. Toutefois, idées ou techniques, les publicitaires de tous ordres ne récupèrent qu’à la sauvette : l’eau vive qu’ils sont allés prendre au torrent croupira dans leur bocal, et la branche de cerisier en fleur, qu’ils ont cassée dans le noir, ne sera blanche et rose que le temps d’une photo. Durant la dernière guerre, exilé aux Etats-Unis, André Breton réalisa un collage d’une grande portée poétique ; on y voit une femme très brune, vêtue à l’espagnole, les yeux baissés comme avec dédain vers les marches qu’elle descend, les pans de sa robe réunis dans sa main droite. Depuis la tour du château

dont elle s’éloigne (qui n’est autre que le “Palais idéal”), plusieurs voix se rassemblent en une bulle pour crier : “Non c’est vrai tu t’en vas ?” Et d’une autre bulle, la belle andalouse de répondre : “... La terre fait eau de toutes parts. La mousse vit aux dépens des mots d’amour. Ce soir le vent porte mes couleurs. J’ai laissé la clé sur la cheminée...” (*Tragic, à la manière des “comics”,* 1943) <sup>3</sup>. En d’autres temps, et d’autres conditions, les situationnistes ont détourné de véritables comics, remplaçant le texte des bulles par des phrases elles-mêmes détournées ou des mots d’ordre politiques, et ce procédé valut surtout par l’intention qu’il rendait manifeste, une intention sans duplicité. Maintenant, pourquoi irait-on se lamenter que des publicitaires archi-prostitués collent toute une semaine des comics détournés sur leurs affiches ou leurs écrans, qu’ils en barbouillent les revues rutilantes et sinistres de la consommation culturelle ? Des peintres sur assiettes... et le gros marmiton n’a pas même un regard pour leurs ornements ; il déverse à ras bord sa grosse louche de soupe, tellement certain qu’elle passera encore. C’est la récupération comme système, indifférenciée, frénétique, hypnotique, qui est un fléau. Ceux-là qui défendent contre elle un petit jeu de techniques et, pour tout dire, d’auteurs, dont ils se croient dépositaires parce qu’ils se veulent “du même camp”, sont en puissance (car ils ne font rien, strictement, de ces idées ou techniques chéries) des récupérateurs. Une belle boîte de couleur, avec un rouge Cravan, un bleu Debord, un noir Lautréamont, que sais-je encore... et ils la rangent avec soin, et jamais ils ne peindront rien. La térébenthine leur fout des migraines.

Pour présenter Jonathan Swift au lecteur français, le jeune Voltaire, qui avait eu l’honneur de lui être présenté, prononça le nom de Rabelais. Et quoiqu’il entreprit immédiatement de distinguer les deux auteurs, disant de Swift qu’il avait “moins de gaieté” que le Curé de Meudon, et “plus de raison, de finesse, de choix et de bon goût” (*Lettres anglaises*), ce rapprochement allait être tenace. Il y a pourtant aussi loin de l’un à l’autre, en matière d’humour, qu’il

3. On en peut trouver une reproduction dans l’ouvrage de Jean-Louis Bédouin : *André Breton*, Seghers, collection “Poètes d’aujourd’hui”, 1955.

peut y en avoir entre Bach et Schubert dans l'expression de la tristesse et du tragique. Chacun peut retrouver, avec Schubert, sa chambre de mélancolie, et s'y laisser glisser par des voies sans broussailles vers un plaisir douceâtre et morose, pour finalement n'entendre plus que soi dans le lamento du quintette à cordes. Or, si la musique douloureuse de Bach fait résonner notre propre douleur, c'est en l'accordant avec celle du monde, c'est en rouvrant nos yeux à des mesures plus justes : elle n'exalte pas et elle n'humilie pas. Reste que Bach et Schubert se tiennent ensemble à mille lieues de la science lacrymogène des violons d'Hollywood. Et si l'humour de Swift est à ce point incomparable, ce n'est certainement pas en raison d'un supplément de finesse ou de bon goût. La finesse, c'est l'ellipse accompagnée d'un sourire entendu, c'est connaître le moment où il faut s'arrêter – moment qui est précisément celui où commence l'humour sombre de Swift, qui explique sans fin, dans les grincements de dents, qui tire son idée et qui la pousse par d'effroyables chemins où la logique et l'absurde se prennent à la gorge. Quant au bon goût, c'est peu dire qu'il en manquait, lui dont le maître livre fut jugé par Thackeray "infect par la parole, infect par la pensée, délirant, enragé, obscène", lui dont un seul petit poème, scatologique il est vrai, fit vomir, littéralement vomir une baronne. Son mauvais goût est un prodige.

Il y a des règles sues pour s'attirer le suffrage des larmes, comme il y en a pour déclencher les rires. Et les comiques-troupiers de notre temps ont eux aussi leur savoir-faire d'une écœurante facilité, à ne pincer sans relâche que des cordes toujours prêtes à sonner, de grosses basses et des aigus d'hystérie. Cet humour, toujours exact à revenir où on l'attend, ne dissimule point sa fonction d'antalgique social : mieux vaut rire, les amis, que de lâcher la bonde à sa colère. Alors qu'il achevait la rédaction des *Voyages de Gulliver*, Swift écrivit à Pope : "J'aime les plans que vous formez pour nos retrouvailles, après les misères et les dispersions, mais la fin principale que je me donne dans tous mes travaux est de tourmenter le monde plutôt que de le divertir." Réveiller les symptômes, dévoiler les inflammations, les plaques

rouges du grand corps social et les prurits des particuliers : il ne voulut rien tant qu'aggraver les choses et rendre insupportable, enfin, ce qu'on avait trop longtemps supporté. Swift est un homme qui n'a jamais pris le *parti d'en rire*.

#### SWIFT ET LES MEMBRES DU SCRIBLERUS CLUB

L'année où commence ce prodigieux échange de lettres, en novembre 1713, Swift est âgé de quarante-six ans et la puissance qu'il détient, l'influence qu'il exerce en Angleterre n'avaient peut-être jamais eu d'équivalent : "Les écrivains politiques avaient jusqu'alors été des mercenaires, et souvent guère plus que des espions. Aucun écrivain avant lui et, pourrait-on ajouter, après lui, n'occupa jamais une situation comme la sienne"<sup>4</sup>. Bien des années plus tard, évoquant le règne d'Anne, Lord Bathurst écrivit à Swift : "Vous avez renversé et soutenu des ministres ; vos écrits ont incendié des royaumes. Quel est donc votre secret, si ce n'est le talent d'exciter les passions des hommes<sup>5</sup> ?" Lorsqu'il arrive à Londres aux premiers jours du siècle, Jonathan Swift est un jeune ecclésiastique, titulaire d'une charge obscure au fin fond de l'Irlande, et s'il a quelques manuscrits dans ses bagages, personne n'en a encore rien su. La mort de Sir William Temple, son protecteur, l'illustre conseiller du roi Guillaume, vient de mettre un terme à ses dix années d'apprentissage et il doit se résoudre à quitter le domaine de Moor Park. Il y avait donné sa tendresse à une petite fille de neuf ans ; elle devint femme et il connut l'amour. Il s'y était essayé à la poésie, griffonnant sans trop savoir des vers élégiaques ; la querelle des Anciens et des Modernes gagna l'Angleterre et il donna sa mesure avec *La Bataille des livres*. Ses fonctions de secrétaire l'avaient initié à la politique de son temps ; la question des Dissidents lui permit d'éprouver ses forces d'analyste et sa hauteur de vue, de saisir, à travers les écrans de divisions factices, les intérêts réels qui menaient son pays (*Le Conte du tonneau* et *Discours sur les dissensions à Athènes et à Rome*).

4. Sir Leslie Stephen, cité par A.-M. Petitjean in *Présentation de Swift*, Gallimard, 1939, p. 76.

5. Cité par Pierre Frédéric in *Swift, le véritable Gulliver*, Hachette, 1964, p. 162.

A Londres, Swift retrouve William Congreve, son ancien condisciple au collège de Dublin, qui est déjà l'un des champions du parti whig, le parti de la Glorieuse Révolution. La liberté de la presse n'a pas dix ans et jamais en Europe on n'avait vu tant de journaux, de libelles, de feuilles d'un sou, pamphlets, chansons, sermons ou almanachs, dans une confusion inouïe, où les plumes les plus viles, les auteurs à louer de Grub-Street, côtoient chez l'imprimeur les plus grands noms du temps. Bien persuadé que "le pouvoir arbitraire est la tentation naturelle pour un prince, comme le vin et les femmes pour un jeune homme", Swift se rapproche des whigs et se lie avec les premiers d'entre eux, dans le monde des lettres, Addison et Steele. Dans tous les cercles où il paraît, on s'émerveille de la qualité de sa conversation, et ce talent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, supplantait tous les autres, le style aussi bien que le savoir. Son ascendant, l'empire qu'il avait sur chacun était inexprimable ; des contemporains évoquèrent une influence magnétique. Les bizarreries de sa conduite participaient de cette fascination, et si chacun de ses bons mots et chacune de ses audaces de raisonnement volait de bouche en bouche à travers Londres, on ajoutait souvent telle ou telle étrangeté qu'on lui avait vu faire : "Le Dr Swift, nous le savons, avait l'habitude de marcher de long en large dans sa chambre, comme une bête en cage, pendant des heures d'affilée. Il aimait le désordre et d'étranges habits comme ceux des vagabonds"<sup>6</sup>. Parfois, il disparaissait toute une semaine, errant d'auberges sales en bouges de rase campagne, marchant des lieues et des lieues, son habit noir crotté jusqu'à la taille ; il fuyait la compagnie des hommes, soit qu'il fût mélancolique, soit qu'il eût une nouvelle attaque de son mal, identifié depuis pour avoir été la maladie de Meunière, un dérèglement de l'oreille interne qui lui causait des vertiges et de longues périodes de surdité. Sa vie durant, il lutta par des efforts physiques insensés, des marches de soldat et des raids à cheval, contre ce mal dans lequel il voyait une menace, un signe avant-coureur de la folie. Son oncle Godwin était mort fou et Swift redoutait les caprices de l'hérédité, dans un sens ou dans l'autre. Un jour qu'il se

6. Edith Sitwell, citée par A.-M. Petitjean, *op. cit.*, p. 80.

promenait avec un ami, il désigna au loin un arbre foudroyé et dit : "Je suis comme cet arbre, je mourrai par le sommet."

La carrière d'ecclésiastique, il y était entré sans atermoiements, n'ayant pour lui ni naissance ni fortune. Au moment de sa plus grande puissance, durant la fin du règne d'Anne, il n'avait aucun autre titre que celui de curé, simple curé de Laracor ; il n'était parvenu à rien, socialement, et il s'en souciait peu. En 1713, il fut nommé Doyen de la Cathédrale de Saint-Patrick de Dublin : cette charge prestigieuse l'éloignait d'Angleterre et c'était là l'unique dessein de la Cour. La Reine, malgré les services rendus par Swift à la cause de la paix, ne lui avait jamais pardonné les incartades irréligieuses du *Conte du tonneau* ; on murmurait dans son entourage contre "certain ecclésiastique soupçonné de n'être pas chrétien". En politique, Swift tient qu'il faut "éviter les excès des Whigs pour le bien de l'Eglise et ceux des Tories pour le bien de l'Etat" ; Whig et Tory, ce ne sont d'ailleurs pour lui que des "mots absurdes", de "sottes expressions", et il se défie comme de la peste de tous les groupes constitués. En 1710, il s'éloigne du parti whig (qui est en position de force), parce qu'il n'y a reçu que de belles promesses (dans sa mission pour le clergé d'Irlande), parce que le mercantilisme et la fièvre de spéculation qui s'y propagent le rendent malade de dégoût, et enfin parce qu'il pense, avec les Tories, que la guerre contre la France, hormis l'intérêt des marchands et des fournisseurs, n'a plus de raison d'être. Ce sont alors les années du *Journal à Stella* – Stella qu'il avait installée en Irlande, sur sa paroisse de Laracor –, les années aussi où il rencontre Esther Vanhomrigh, son autre étoile, la Vanessa du poème. Aux côtés de Robert Harley, futur comte d'Oxford, et de Henry St John, futur vicomte Bolingbroke, Swift va se démener comme un beau diable : rien ne lui résiste, ou plutôt, la résistance qu'on lui oppose décuple ses forces et son talent, jusqu'à la victoire. Il se lance dans la bataille pour la paix, à la tête du journal que lui a confié Oxford, *The Examiner*, et dans une série de pamphlets d'un ton nouveau, qui débordent largement les cercles et les clubs pour se répandre dans les faubourgs et jusque dans les

campagnes (*La Conduite des Alliés* et *L'Esprit public des Whigs*). A l'heure où Daniel Defoe, étranglé de dettes, tenu par mille engagements contradictoires, doit passer d'un camp à l'autre sous la menace, dix fois de suite, et feindre de changer encore pour envoyer chaque soir son rapport d'agent double, Swift déploie dans l'orbe du pouvoir une liberté exubérante. Ministre, lord ou prince de sang, plus le titre est élevé et plus Swift, qui n'en possède aucun, se fait pointilleux, exige des formes, des marques de respect et de déférence. Avec ses amis, ceux qu'on ne juge comme lui que sur leurs œuvres, il est en revanche le plus simple des hommes, jovial et sans façons, d'une fidélité à toute épreuve. Point d'obséquiosité avec les grands : il leur fait faire anti-chambre ; point de condescendance avec les humbles, les obscurs : il se sent du peuple, il aime le vin, les tavernes et rien tant qu'une franche amitié.

John Arbuthnot naquit en Ecosse, dans le comté de Kincardine, la même année que Jonathan Swift. Il semble qu'il ait été son meilleur ami – et s'il tient dans cette correspondance la part la moins importante, le paradoxe n'est pas insurmontable. Les deux hommes s'étaient rencontrés à la fin de 1711 dans le cercle très fermé du Brothers' Club, lequel rassemblait, sous la conduite de Bolingbroke, les éminences grises de la propagande pacifiste. Moins de trois ans plus tard, après l'effondrement, Arbuthnot écrivit à Swift exilé en Irlande : "Cette chaleureuse et sincère amitié, cette ingénuité simple et ouverte de tout votre commerce, voilà ce que je ne trouverai certainement jamais dans un autre, hélas. Il me manquera souvent, ce loyal mentor, qui me défend derrière mon dos et qui me dit mes torts en face. Dieu sait que j'écris cela avec les larmes aux yeux." De même âge et de même rang social, ils avaient eu la volonté de s'élever par leurs seuls mérites, l'un comme l'autre incapables de flagorneries, de dissimulation, et tous deux animés d'un même courage personnel. En partage, ils avaient également une misanthropie profonde, quoi qu'elle ait été pour Arbuthnot une position théorique assez

sereine, une affaire jugée, tandis que toute sa vie elle déchira le cœur de son ami. Swift haïssait les groupes, les agrégats, les foules, sans jamais perdre foi en la naissance d'un peuple les armes à la main ; il haïssait l'homme, en tant qu'espèce, et il aimait passionnément les individus : "Ah ! si le monde n'avait ne serait-ce qu'une demi-douzaine d'Arbuthnot, je brûlerais mes *Voyages*" (Lettre à Pope).

Depuis 1705, John Arbuthnot est l'un des médecins de la Reine, il est membre du *Royal College of Physicians* d'Edimbourg et ses travaux de chercheur, notamment sur les calculs de probabilité, lui ont déjà valu quelque célébrité. En 1712, il publie son *Histoire de John Bull*, qui est un plaidoyer en faveur de la paix dans lequel on retrouve les arguments de *La Conduite des alliés*, mais transposés en une fiction drolatique, à la manière du *Conte du tonneau*. La même année, il fait paraître un court pamphlet : *L'Art du mensonge politique* (on l'attribue à Swift et cela n'a pour lui aucune espèce d'importance : de tous les membres du Scriblerus Club, il est le moins auteur, celui qui n'a jamais écrit que pour se divertir – ou suivant un objectif précis, au-delà de lui-même). Arbuthnot est marié, il est père de famille, et l'amour qu'il porte à sa femme, à ses enfants, à ses deux frères, l'amour qu'il reçoit d'eux, tout au long de sa vie, lui sont un rempart contre le monde qu'il déteste, un lieu de constance et d'allégresse. En compagnie, il s'était fait une règle d'être toujours joyeux. Et durant les séances du Scriblerus Club, après que Swift et lui se furent adjoints le brillant Pope et l'insouciant John Gay, il était le plus fécond en idées saugrenues, en canevas de satires, il inventait si vite qu'on avait peine à le suivre. Les quelques amis qu'il s'était choisis ont chacun témoigné de l'excellence de son caractère, et c'est ainsi que le montrent ses lettres : d'une bonté, d'une attention et d'une fidélité indéfectibles.

Quatre ans avant la mort de John Gay, Swift pouvait confier à Pope : "à voir son insouciance et sa naïveté, on croirait que la Providence a fixé pour toujours son âge à vingt-deux ans. Il s'in-



quiète aussi peu de la vieillesse, de la maladie, de la pauvreté ou de la perte de ses admirateurs qu'une fille de quinze ans". John Gay était né en 1685, dix-huit ans après Swift, et quoiqu'il fût l'aîné de Pope, il eut toujours la place du benjamin, celui que l'on conseille, gronde et surveille, celui dont on s'inquiète à tout propos, mais aussi celui qui amuse, l'épatant petit frère, le joyeux commensal ; et quand on parle de lui, il est tour à tour l'Ami Gay, qui ne manque jamais de lever quelques verres de trop à votre santé, et ce pauvre Mr Gay, qui rechigne à travailler, qui perd au jeu tout son argent et qui finira le bec dans l'eau. Swift le gourmande sans relâche : "Prémunissez-vous contre l'âge, la sénilité, la maladie, et contre la froideur ou la mort des amis. Une putain a toujours cette ressource qu'elle peut se faire maquerelle, mais un vieux poète déchu est une créature abandonnée, à la merci de tous s'il ne peut lui-même assurer son salut ?."

7. Il sera souvent question d'argent dans la correspondance. Pour une meilleure intelligence des sommes évoquées, nous empruntons à l'historien Bernard Cottret cette échelle des revenus : 2 800 £ par an pour un Lord, 400 £ pour un marchand aisé, entre 45 et 60 £ pour un clerc, 40 £ pour un artisan, 20 £ pour un marin et 6 £ pour un pauvre. (*in Histoire d'Angleterre — XVII-XVIII siècles*, PUF, coll. Nouvelle Clio, 1996).

A dix ans, John Gay avait perdu père et mère. Confié à l'un de ses oncles, il acheva des études sommaires et fut mis en apprentissage chez un mercier de Londres. Il aimait passionnément la ville, ses quartiers de misère, mais aussi les fascinantes allées qui menaient vers la Cour. Très vite, il fraye dans les cafés, les tout nouveaux Coffee-houses, qui sont comme des deltas où se viennent mêler différents fleuves. Il charme, on le remarque ; il quitte sa mercerie et devient secrétaire d'un grand bourgeois, Aaron Hill, puis de la Duchesse de Monmouth, puis de Lord Clarendon, ambassadeur au Hanovre ; il remonte le fleuve, vers cette Cour aux abords de laquelle, distraitemment, il perdra une dizaine d'années. La poésie, les journaux, les théâtres, tout cela l'attire avec autant de force, comme la clé d'une vie de plaisir, de facilité nonchalante. Il écrit quelques poèmes, sur le vin d'abord, puis sur l'amour. Sa rencontre avec Pope, qui date de 1708, achève sans doute de le convaincre : il se fera littérateur. Pope avait commencé par imiter Dryden, Gay va couper à travers champs : il commence par imiter Pope, mais avec déjà cette verve burlesque et doucement satirique qui portera son *Opéra du Gueux*. En 1712, il donne sa première pièce au théâtre, une farce sur les voyous de

Londres (*The Mohoks*, les Apaches). Pour la littérature, il est loin d'éprouver l'ambition dévorante de Pope, et puis il trouve navrant qu'il y faille tant d'efforts ; la politique ne l'amuse qu'en chansons et quant à la religion, il y est bien indifférent. John Gay a mené sa vie comme on suit son nez, au grand bonheur, par les rues et les chemins. Dans ses lettres à Swift, il semble parfois que sa chaise lui brûle, avec dehors la nuit si belle ou le matin radieux, tant de choses à voir de par le monde, et ce petit escalier, là-bas, qui part de la cuisine pour mener sous les combles...

Revenant de Londres, oubliés les coups de bâton qui l'y avaient conduit, Voltaire annonça bien haut : "Pope est le meilleur poète d'Angleterre et, en ce moment, du monde entier...". Quelques décennies plus tard, Rousseau confessait quant à lui : "La poésie de Pope adoucit mes maux et me porte à la patience." Et durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, les traductions de ses œuvres s'enlevèrent gaiement chez les libraires de Paris. Il y avait peut-être un peu de vanité dans cette admiration française, puisque aussi bien Pope n'avait rien tant voulu qu'égaliser Nicolas Boileau. Au siècle suivant et d'un bout à l'autre de l'Europe, la génération romantique fut unanime à voir en lui le modèle indépassable de l'anti-poète : elle n'y trouvait aucune passion, aucune idée forte, point de révolte ni de pitié, rien que de la finesse et la mesure juste des vers. Et pourtant Byron avait écrit : "Mille ans passeront avant que notre littérature puisse espérer son pareil." Dans leur jeunesse, les novateurs aussi se choisissent des maîtres, mais il n'appartient pas à leurs disciples de s'en embarrasser.

Alexander Pope est né à Londres en 1688 sous le coup de deux infortunes : il était catholique et ne put donc jamais prétendre à aucun emploi civil ; il était atteint de tuberculose osseuse et sa vie durant il eut à traîner le corps d'un moribond, tenu dans un corset et des bandeaux de flanelle, soulagé par des bains, des emplâtres, des tisanes. Pope fut d'abord confié à un précepteur et après un passage à la petite école, il continua seul ses études. Il apprit l'allemand, le français, quelques rudiments d'italien, tan-



dis que son père lui enseignait les bases du grec et du latin. Pour se conformer aux nouvelles lois anti-catholiques, qui interdisaient aux papistes de posséder une maison à Londres et jusqu'à dix milles alentour, sa famille déménagea pour Windsor-Forest. Pope s'y découvrit deux petites voisines, les sœurs Blount, tomba amoureux de l'une d'elles, Martha, et connut qu'il était un infirme. Son enfance prit fin ; il avait douze ans quand il écrivit : *On Solitude*. Pope s'est dépouillé douloureusement de sa jeunesse ; le petit maillet de ses vers classiques en adjugea la liquidation. A quinze ans, il se hissa, ou dégringola, jusqu'aux plus âgés des vieux poètes, et fut d'emblée, en esprit, de plain-pied avec eux, supérieur même par sa maîtrise de la versification. Wycherley lui fit corriger ses propres stances et Walsh le confirma dans sa voie, lui disant : "Il y a encore un chemin ouvert pour exceller ; car si les Anglais ont plusieurs grands poètes, ils n'ont jamais eu de grand poète qui fût correct." *L'Essai sur la critique*, qui est l'œuvre de ses vingt ans, donnait à l'Angleterre son code du néoclassicisme. Et Taine en jugeait ainsi : "C'est, cependant, le poème qu'on fait à la fin de sa carrière, quand on a manié tous les procédés et qu'on a blanchi dans la critique ; et dans ce sujet qui réclame, pour être traité, l'expérience de toute une vie littéraire, il se trouvait d'emblée aussi mûr que Boileau." Ainsi donc, s'il fut le plus jeune des membres du Scriblerus Club, il n'en est jamais rien paru. Et Swift, qui était fort et sanguin, enrageait de le voir si dolent : "Pour l'amour de Dieu, abaissez-vous jusqu'aux distractions du commun des mortels. Apprenez à jouer aux cartes, ou aux charades, ou aux boules, trouvez-vous des femmes causeuses, qui redoubleront leur babil ou le feront cesser à votre commandement, créez de nouveaux souterrains dans votre jardin ou dans ceux de Mrs Howard et Milord Bolingbroke ; ou encore, dès que vous en serez capable, descendez jusqu'à Amesbury, et oubliez-vous toute une quinzaine avec notre ami Gay et la Duchesse." On sent quelquefois dans les lettres de Pope qu'il augmente, appliqué, une œuvre remarquable : la correspondance des deux plus grands écrivains de leur temps. Il était la dernière

flamme, pure, brillante, sans chaleur, du monde ancien : les épopées, les gestes, les chansons, tout cela achevait de mourir à travers lui, par l'adoption de normes et de règles. Swift, à demi étouffé par sa propre fournaise, lançait des brandons sales, aux sombres rougeoiements et à l'âtre fumée, dans les broussailles de forêts closes, – feux d'une combustion mauvaise, mais qui progressent encore après des jours d'averse.

En novembre 1711, Swift fit à Stella un portrait de son nouvel ami, le futur vicomte Bolingbroke : "Je tiens Monsieur St John pour le plus remarquable jeune homme que j'aie connu : esprit, intelligence, beauté, vivacité de compréhension, grand savoir et un goût excellent ; le meilleur orateur de la Chambre des Communes, conversation admirable, bon caractère et bonnes manières ; généreux et méprisant l'argent. Son unique défaut est de faire allusion devant ses amis au poids trop grand des affaires, ce qui ressemble à un petit peu d'affectation ; et puis il essaie trop de mêler en lui l'homme raffiné, l'homme de plaisirs, avec l'homme de pouvoir. S'il est vrai et sincère, je l'ignore. Il n'a aujourd'hui que trente-deux ans et il est Secrétaire depuis plus d'un an. Tout cela n'est-il point extraordinaire ?" Vrai et sincère, Bolingbroke le devint pleinement lorsqu'il fut chassé des affaires, vrai et sincère comme ami et comme philosophe. Au moment de se séparer, en 1714, il écrivit à Jonathan Swift : "Pour vous j'ai la plus franche, la plus chaleureuse amitié, et je vous le montrerai tout au long de ma vie."

Henry St John naquit en 1678 dans une puissante famille de la noblesse anglaise, où l'on songea quelque temps faire de lui un évêque. Au sortir de l'enfance, le brillant de ses dispositions fut à la mesure de son appétit sans bornes pour la vie : il eut cette jeunesse à la fois studieuse et libre qui allait devenir, au siècle suivant, un modèle pour la haute société anglaise : de grandes écoles et des voyages. En 1698, profitant d'une trêve dans les conflits d'Europe, St John se rendit en France puis en Italie. Il avait pour les femmes un goût immense, joyeux et dévorant, et s'il se maria à vingt-deux